

Rose

Gaspard walter



BULB'E

Il doit y avoir un bruit, un glissement de métal contre métal. Ecouteurs vissés sur les oreilles je n'entends rien. C'est avec le choc que je lève la tête. Les néons flippent, clignent, s'éteignent et se rallument finalement sur l'ambiance chiante d'un métro bloqué en plein tunnel. Couloir vide, rangées de sièges. Il est encore tôt mais la rame est déserte. Lambchop m'explique un truc sur la Bible, je presse le bouton pause et il ne m'explique plus rien.

– ... Nous devrions pouvoir repartir dans quelques instants, merci de votre compréhension.

Je me demande comment ils faisaient avant les haut-parleurs, dans les premiers métro. Est-ce que les gens patientaient sans savoir pourquoi ? En même temps qu'est-ce que ça change ? Est-ce que l'information est utile ? Coincé pour coincé, que ce soit à cause d'une coupure d'électricité ou d'un pauvre

Rose

type en morceaux sur la voie, on attend juste de repartir non ? C'est moche comme mort, le métro. Mais quand même c'est voulu. Est-ce qu'une mort peut être moche si on l'a choisie ?

– ...eure ?

D'abord c'est une jupe, une veste grise sur une chemise blanche et puis un visage. Pas tout à fait souriant, inquiet un peu, mais charmant. Il y a des plis au coin de ces yeux, on ne sait pas bien si elle a trop ri ou beaucoup pleuré. Même close sa bouche semble entrouverte. Je la regarde trop, trop longtemps alors elle repose sa question.

– Vous auriez l'heure ?

Je n'ai pas l'heure, je n'ai pas de feu ni de cigarette, je ne danse pas non plus. Je pense que de là vient mon célibat. Mon incapacité à répondre de façon positive aux questions du sexe féminin.

– Quelque chose comme vingt heures, je crois.

En tout cas il fait nuit, en tout cas il pleut. Une goutte s'attarde au bout de son nez, tombe sur sa veste et s'étouffe dans le tissu. Elle sourit, s'accommode de ma réponse approximative, s'installe sur la banquette en face de moi. Elle rongé évasivement les ongles de sa main droite, elle remarque mon

regard et sourit à nouveau.

– Ca arrive souvent ?

Qu'une femme me pose une question ? Qu'elle s'installe en face de moi au lieu de rejoindre sa place si loin qu'elle en était invisible ? Qu'elle me pose une seconde question ? Non, pas souvent, jamais. Elle parle du métro, bien sûr.

– De temps en temps.

– Je ne suis pas Parisienne.

– Moi si.

Elle croise les jambes, sa jupe lutte, se tend puis s'abandonne et découvre un genou, un bout de cuisse. Mon imagination dessine le reste. Il y a dans cette situations des hectolitres de frustration. Elle est belle à en être insupportable.

– Ca va être long vous croyez ?

Avant de prendre la parole, elle entrouvre les lèvres, elle inspire et parle dans un soupir, la fin de sa question s'évapore dans un début de murmure. Comme elle ne parle pas fort, elle parle près, penchée au-dessus du gouffre qui nous sépare. Sur le faux velours vert et bleu de la banquette, il y a sa main que je ne toucherai jamais.

– Parfois c'est long oui.

Rose

Ces cheveux humides s'emmêlent en boucles rondes, espace défendu où je ne promènerai pas mes doigts.

– On devrait peut-être faire connaissance alors ?

Mon nom est d'une banalité affligeante, je lui dirai et elle l'oubliera. Le sien sera beau. Tout est beau d'ailleurs. Elle a ouvert sa veste, un peu, et ses seins que je devine à peine sous des kilomètres de chemise blanche sont magnifiques. Le magnifique me tue.

– Rose.

Elle tend une paume parfaite vers moi, ma peau moite rencontre la douceur de son épiderme parfumé. Rose. Elle est dégueulasse de me parler comme ça. Son nom est un poème qu'elle me jette à la gueule, du mépris avec lequel elle m'écrase. Qu'est-ce qui est si drôle dans le désir de l'homme pour que les filles s'en amusent ?

Quand le moteur du métro se remet en marche elle s'avance vers moi au ralenti.

– Vous allez me prendre pour une folle, pardon, mais je... vous me plaisez... j'essaie pas de vous sauter dessus mais si on pouvait... descendre à la prochaine station et prendre un verre.

Comme elle parle, elle se penche encore et mes yeux

Rose

se passent de mon imagination. Sous sa chemise s'échappe la dentelle noire d'un soutien gorge, corbeille magnifique où reposent deux grenades dégoupillées. D'une inspiration, son odeur me monte à la tête. Je lui parlerai, elle n'écouterà pas, elle rira de me voir la dévorer des yeux, elle rit déjà.

– S'il vous plaît...

Le métro ralentit, s'arrête, par la fenêtre la pluie tombe sur le canal de la station Bastille. Elle a bien choisi son quartier, de la rue de la Roquette à Saint Paul s'enchaînent les petit cafés où nous n'irons pas. Qui est cette fille, écume-t-elle les métros ? D'où vient cette épouvantable sirène qui s'amuse du malheur de la créature masculine ? J'ouvre la bouche et puis non. Je me lève et marche vers la porte. Je tourne le loquet, active le système pneumatique et les battants s'écartent. Avant de sortir, je la regarde une dernière fois. Les yeux perdus vers moi, le front plissé, elle fait vachement bien semblant d'être déçue. Quand même elle est belle. La sonnerie retentit, je pose un pied sur le quai et me penche vers l'intérieur, un de ses sourcils se lève. C'est quand les portes se referment qu'enfin je parle.

– Salope.